

ADUF. XE 002/11



JOUFFROY

Un rêve plus long que la nuit Gallimard

12,00

Thème souvent traité, de l'homme marié à une femme ayant une fille d'un premier mariage, et qui croit retrouver dans celle-ci toute la jeunesse de son épouse. Cependant le héros n'aime que sa femme et lui revient. L'atmosphère est poétique et se déroule en Grèce, à Venise, à Paris et en Espagne.

(231 p.)

Adultes

Un Rêve plus long
que la nuit

d'Alain Jouffroy

Une intrigue compliquée : le narrateur se trouve avec sa femme et la fille de celle-ci dans des sentiments de frère et d'amoureux. Mais Alain Jouffroy est un poète, nourri aux meilleures sources du surréalisme, et tous ceux qui aiment l'œuvre de Breton ou d'André Pieyre de Mandiargues, subiront la fascination de ce rêve vécu. (Gallimard.)

60396. — JOUFFROY (Alain). — *Un rêve plus long que la nuit.* — P., Gallimard, 1963. — 17,5 × 11,5, 236 p. (Coll. « Le chemin »). — 12,00 F.

Sur un ton d'interrogation passionnément fascinée, l'auteur analyse et décrit les circonstances d'un drame, cherchant à situer son rôle exact. A-t-il aimé sa femme, sa belle-fille? Nous sommes entraînés dans la recherche d'un temps et d'un amour perdus qui se poursuit sur le plan d'une rêverie insolite. Une certaine préciosité de l'écriture ne nuit pas au pathétique de la confession.

Alain Jouffroy* prétend avoir composé « Un rêve plus long que la nuit » pour entrer dans l'inexplicable. Ce roman d'un critique est, en effet, d'un abord assez déroutant ; son déroulement n'a rien de classique mais nous sommes vite envoûtés par un style alerte et poétique qui entraîne, au-delà de Mona et de Romana, à la recherche de l'existence onirique de nos propres fantômes féminins. En fait, ce « rêve plus long que la nuit » est du grand art, de la haute école littéraire, un exercice de style qui a dû recueillir l'approbation de Raymond Queneau et de Jean Paulhan. L'intrigue est banale certes mais elle a subi une décantation poétique qui la magnifie ; et cette transmutation en fait un livre original à nul autre pareil.

Et, loin d'être embarrassé, Alain Jouffroy, ne peut qu'être fier de l'avoir écrit.

Alain Jouffroy : *Un Rêve plus long que la nuit*

● Né en 1928 à Paris. Critique littéraire de « L'Express » depuis 1962. Collaborateur de nombreuses revues littéraires et d'art moderne. Déjà

● J'ai écrit *Un Rêve plus long que la nuit* pour entrer dans l'inexplicable. Est-ce un roman ? une confession ? un poème en prose ? Je n'en sais rien : j'ai seulement tenté de



paru à la N.R.F. « A toi » en 1958.

« Le Chemin », couronne,
236 p. 12 F
35 ex. vélin pur fil Lafuma-
Navarre 48 F

rendre présente une fascination intérieure.

Certes, j'ai aimé Romana, oui, j'ai connu Mona, et j'ai vécu cette vie coupée en deux, en trois. L'existence de ces deux femmes est devenue plus onirique dans ma mémoire qu'elle ne l'était réellement : c'est en fermant les yeux que j'ai vu se dresser ce théâtre où ma vie s'est jouée.

Il y a une pente inexorable dans ce livre qu'un seul courant — un seul geste — traverse d'un bout à l'autre : le geste d'un homme qui hésite à prendre un être dans ses bras, et qui laisse avec lui s'échapper son amour : geste d'incrédulité et de réticence, qui résume à lui seul cette fatale pudeur qui nous empêche de prendre possession de ce qui nous attire.

Bref, c'est un livre que je suis bien embarrassé d'avoir écrit.

A. J.

JOUFFROY (Alain) : Un rêve plus long que la nuit. - Ed. Gallimard. - 12x19 cm, 232 p., 12 F.

Erotisme et rêve dominant, de manière assez envoûtante, le récit de celui qui se nomme un peu bizarrement « le critique » à la troisième personne, pour revenir à la première. Est-ce là prendre du recul par rapport à des éléments réels et aux souvenirs personnels de l'auteur ? Le héros nourrit un sentiment double et passionné pour Romana, sa femme, et Mona, née d'un premier mariage de celle-ci. Les paysages, où s'inscrit une histoire sentimentale et charnelle assez trouble, sont singuliers : le Négueb, des îlots grecs, Venise. Après des épisodes parisiens, en des milieux d'artistes et de filles, ce jeu de l'amour incertain s'éclaire après la mort tragique de Mona.

Cette formule de roman, dont les œuvres récentes de Vrigny et Le Clezio sont proches, oscille entre psychologie classique et esthétisme d'une part, confusion des plans et envoûtement surréaliste d'autre part. C'est une œuvre trouble, mais non sans mérites. — (II.) J.-L. Prévost.

L'HOTE (Jean) : Le huguenot récalcitrant et quelques autres nouvelles. - Ed. du Seuil. - 13x19 cm, 152 p., 8,50 F.

Jean L'Hôte, l'auteur de **La Communale**, a écrit là un bien plaisant re-

JOUFFROY (Alain). — *Un Rêve plus long que la nuit.* —
P., Gallimard, 1963. — 17,5 × 11,5, 238 p. R

Un homme partagé entre deux amours, celui qu'il porte à sa femme et celui qu'il porte à la fille de sa femme, un amour si bien partagé que l'homme — le narrateur — finit par se demander s'il n'a pas aimé qu'un seul être, et même si cet être n'appartient pas autant à sa mémoire et à ses rêves qu'à la réalité.

C'est en tout cas sur le plan onirique que se situe le récit d'Alain Jouffroy. Un roman ? Une confession plutôt, une sorte d'essai sur la fascination exercée par un double mais unique amour dont les divers chapitres du livre font revivre les étapes, comme autant d'images obsédantes que le narrateur s'efforce en vain d'objectiver.

Cette recherche à tâtons d'un insaisissable passé est parfois émouvante, car l'amour ici a couleur de nostalgie et goût de cendres. Mais de tels accents sont rares dans *Un Rêve plus long que la nuit*. L'insolite et l'onirique sont généralement trop élaborés pour ne pas conduire à une préciosité, voire même à un maniérisme qui nuisent à l'authenticité de l'œuvre.

J. C.

Un rêve plus long que la nuit

par Alain SOUFFROY

UN journaliste français passe des vacances en Grèce chez des amis, en compagnie de sa femme.

La fille de celle-ci, Mona, revenant d'un voyage en Israël, vient les rejoindre.

Commence alors une vie à trois en Grèce d'abord, à Paris ensuite, dans le Midi enfin, durant laquelle le héros insensiblement va tomber amoureux de Mona.

Mais ce n'est pas tant qu'il est tous les jours à ses côtés qu'il s'en rendra compte, ce sera surtout au moment où celle-ci s'en ira en Amérique poursuivre ses études de peinture et surtout lorsqu'il apprendra le meurtre sauvage dont elle a été victime.

Mona, si semblable à sa mère, qu'il avait cru l'aimer à travers celle-ci, Mona, pourtant différente, a-t-elle été son seul vrai amour ? Il a hésité à la prendre dans ses bras et ainsi s'est échappé son amour. Mona disparue, il comprend combien il l'aimait.

Le journaliste s'interroge et le livre est fait de cette interrogation sur l'amour, coupée de nombreuses digressions philosophiques. Mais le tout reste sans grand poids.

H. de Sobouko

H. S.

Editions Gallimard.

JOUFFROY (Alain) : **Un rêve plus long que la nuit.** — Paris, Gallimard, 1963. — 19 cm, 237 p. (Coll. « Le Chemin ».)

Critique de théâtre, le narrateur a épousé une ancienne vedette d'Hollywood, Romana, aujourd'hui âgée de 36 ans, dont la fille Mona, 17 ou 18 ans, issue d'un premier mariage, vient les retrouver au retour d'un voyage. Vraie jeune fille encore, mais très excentrique et libre d'allures, Mona est l'étrange dédoublement de sa mère et « le critique » — ainsi se désigne-t-il dans ce récit écrit tantôt à la première, tantôt à la troisième personne — est fasciné en même temps par les deux femmes. Le roman est composé essentiellement des rêves, des nostalgies et des velléités de ce beau-père amoureux qu'un reste de pudeur, désespérément regretté plus tard, retient d'aller plus loin. Mona, retournée à New York, est étranglée par un Noir. Ce sera le terme de la vie commune du critique et de Romana.

Sur le plan littéraire, le livre est d'une qualité indéniable. D'une écriture classique, un ton volontairement retenu crée adroitement une impression de flou à mi-chemin entre le rêve et la mélopée. Mais le roman est totalement amoral. Même s'il n'y a pas de rapports incestueux entre Mona et son beau-père, le sujet est trouble et équivoque. De plus, Romana trouve naturel d'avoir eu de nombreux amants. Le critique, lorsqu'il commence à se lasser d'elle, ne se gêne pas non plus. La présentation de la vie de Paris à la jeune Mona comporte de longues nuits dans les endroits les plus louches. A déconseiller.

consoler, la réalité du plaisir ne lui sera qu'à demi révélée.

Comme un leitmotiv revient l'image d'un interminable corridor qu'il lui faut emprunter pour rejoindre celle qu'il aime : le lieu d'un cheminement certes, mais dont le sens profond demeure imprécis autant au héros qu'au lecteur.

La volonté de brouiller, si j'ose dire, les pistes est constante : à chaque fois que vous croyez approcher d'une clef qui va vous ouvrir la porte du réel, vous êtes repris dans les vagues du flou dont l'auteur masque et ses personnages et leurs comportements.

Mais vous acceptez cette incertitude dont ne cesse de vous cerner M. Yves Régner parce qu'il écrit une langue extrêmement polie : tout y est harmonie et, même quand viennent s'in-

fait, en vérité, qu'approcher le réel sans se l'approprier. Je crois bien que M. Jouffroy, en présentant son récit a parlé de « pudeur ». Qui le lit a surtout le sentiment d'un jeu et qui s'est refusé à toute ordonnance logique. C'est dire que la clarté n'est pas ce qui caractérise son roman et que le lecteur y est contraint — car il y a dans la prose de M. Jouffroy des qualités qui peuvent aider sa patience — de supputer, d'imaginer sans que rien vienne confirmer la plupart de ses hypothèses.

C'est tout de même un jeu dangereux et qui finirait par lasser. Comment ne pas souhaiter que M. Alain Jouffroy qui n'est pas dénué de talent, après ce livre qu'il dit « être bien embarrassé d'avoir écrit » nous revienne, sa gourme littéraire jetée, avec le roman d'un romancier.

ROMANS A DÉCHIFFRER

Yves Régner : « Les ombres » (Grasset, Paris). — Alain Jouffroy : « Un rêve plus long que la nuit » (Gallimard, Paris). — Jean-Edern Hallier : « Les aventures d'une jeune fille » (Editions du Seuil, Paris).

sérer quelques épisodes qui ne sont pas sans comique, là encore, la prose du récit pour en traduire l'humour, ne quitte pas le ton poétique dans lequel tout le prétendu roman est orchestré.

Du moins êtes-vous à ce coup dédommagé de n'avoir pas pénétré toutes les intentions de l'auteur.

Il n'en va pas autrement avec *UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT* de M. Alain Jouffroy. C'est une sentence juive qui l'a conduit à faire durer son rêve plus loin qu'à l'aube et à nous le conter comme en état de demi-sommeil d'où ces échanges incessants qui se produisent entre le rêve et le réel. D'où encore cette occasion — ou peut-être cette facilité — d'inclure dans le récit toute une part d'explorable.

Tout comme M. Régner, mais avec moins d'adresse et de subtilité, M. Jouffroy joue, en plus d'une page, de l'imprécision. Tout ce que son héros a vécu, les amours qu'il a connues, les lieux qu'il a vus se transpose comme pris dans un rêve qui l'obsède et l'envoûte et qu'il s'applique à nous faire partager. C'est que lui aussi, par le truchement de son personnage ne

Avec M. Jean-Edern Hallier et *LES AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE*, la course au réel à travers un labyrinthe de proses dont on pourrait faire un florilège, est tout aussi difficile, et les chances de se perdre plus nombreuses encore.

Quand on est arrivé à la page 204, on entrevoit le propos de l'auteur. Un souvenir l'obsède : celui d'une fillette qu'enfant il a aimée et qu'il a retrouvée, après une très longue séparation et qu'une mort accidentelle lui aurait ravie. Mais traçant ses lignes, on voit bien que déjà l'on manque aux intentions de M. Hallier et qu'on dégage un sens précis, rationnel du long poème, diffus, confus dont il a enveloppé l'anecdote. Comment, en effet, y aurait-il un ordre, même apparent, dans cette convocation de cent et cent souvenirs qui de longtemps ont quitté la réalité vécue pour se façonner à toutes les métamorphoses de l'imaginaire.

Ce sentiment qu'on a connu, mais sans ces confusions et ces trompe-l'œil dans certains passages du « Grand Meaulnes », a perdu ici de son efficacité, car l'on ne cesse de percevoir la volonté de l'auteur de n'accepter pour règle que la seule incohérence.

UN REVE PLUS LONG QUE LA NUIT

par Alain Jouffroy

Ce rêve plus long que la nuit qu'est l'amour et dont, pour l'une des héroïnes, la couleur violette est le symbole parce qu'elle représente un excès de feu où la vie se mêle à la mort, c'est celui que poursuit le narrateur, à travers deux femmes dont l'une lui échappe et dont il laisse finalement échapper l'autre. Celui-ci, une jeune brute ambitieuse, ainsi qu'il se définit lui-même, exerce le métier de critique théâtral, lorsqu'il ne séjourne pas à Venise ou dans une île grecque ; il a épousé une ancienne étoile d'Hollywood, Romana, juive d'origine autrichienne, qui a renoncé à son art et à ses multiples aventures pour veiller sur lui avec une passion presque maternelle.

Unis par une conception commune de l'existence, ils sont heureux. Mais le drame commence avec le retour de Mona, la fille d'un premier mariage de Romana, qui est le dédoublement idéal de sa mère. Dans l'esprit et surtout dans le cœur du narrateur, les deux images trop ressemblantes se confondent au point d'être inséparables. Je ne savais, avoue-t-il en s'adressant intérieurement à Mona, je ne sais toujours pas distinguer si c'est elle que j'aimais en toi ou si c'est toi que je commençais à aimer en elle. Cependant, jamais il n'ose la prendre dans ses bras, et c'est seulement après sa mort accidentelle à New York qu'il comprendra qu'elle seule était irremplaçable.

Alain Jouffroy, dont le style inspiré transporte le lecteur aux confins du rêve et de la vie, a su rendre à la perfection ce qu'il nomme une fascination quotidienne : l'obsession fortifiée par l'inhibition, la lâcheté

ou la pudeur, et l'atmosphère presque magique dans laquelle a été vécue cette confusion des sentiments... — (Gallimard.)

Jacques de Ricaumont.

UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT

par Alain Jouffroy

Ce roman (1) évolue dans une zone psychologique très précise : celle de l'hésitation, des désirs ébauchés, des décisions non encore formulées. Il éclaire ce no man's land des possibles que l'on ne réussit pas à réaliser dans la vie et dont on admire l'accomplissement au théâtre.

Dans cette zone, un seul geste suffirait à supprimer le malentendu, mais des forces obscures s'opposent à ce geste ; la vie agit comme un énorme volant dont l'énergie cinétique produit un nivellement de nos volontés nouvelles. Et c'est dans l'amour que ce volant agit, avec plus de force : le confort intellectuel, la réticence à la nouveauté, l'ac-

ception de notre propre situation sont autant d'écrans aptes à nous cacher l'amour alors même qu'il nous frôle.

Le héros du livre, présenté tour à tour par « je » et par « il » vit douloureusement cette situation ; il est marié à Romana dont la fille Mona est issue d'un premier lit. Il travaille à Paris et va retrouver les deux femmes à Venise cinq ou six fois par an sans avoir jamais le courage de les faire venir dans la capitale.

Mona, d'abord petite fille modèle, s'épanouit rapidement ; elle est douée d'un goût du risque et de l'aventure qui rend bien pâle en comparaison la vie moisie du critique : « Mona ne supportait pas les reproches. Elle croyait que sa vie avait un sens exceptionnel et que la moindre de ses actions s'inscrivait avec la logique dans la perspective d'une aventure unique ». C'est un vrai cheval sauvage bondissant au milieu d'un appartement bourré de souvenirs chinois.

Le critique, qui devrait pourtant voir clair, avance au contraire dans un léger brouillard et ressemble à un noctambule qui chercherait son chemin sur le pavé gras des Halles, au milieu des montagnes de choux et des prostituées. Les dernières pages, très belles, sauvent ce roman par ailleurs un peu inégal. Comme le critique devant son amour, l'écrivain semble avoir hésité quelque peu dans le choix d'un style.

(1) Gallimard.



M. ALAIN JOUFFROY avoue ne pas savoir exactement ce qu'est son livre. Le mot roman figure sur la couverture, mais ne faudrait-il pas dire plutôt confession ou poème en prose ? « J'ai seulement tenté de rendre présente une fascination quotidienne », ajoute M. Jouffroy.

Pour moi, *Un rêve plus long que la nuit* est bien un roman, ce qui n'exclut pas que ce puisse être aussi une confession. Mis à part les travaux de commande ou de fabrication, quel ouvrage, d'ailleurs, n'est pas, d'une manière ou d'une autre, une confession de son auteur ? En tout cas, la qualité poétique qu'on peut reconnaître aux créatures conçues par M. Jouffroy ne saurait conférer à son *Rêve* le caractère d'un poème en prose.

Ces créatures participent à la fois de la réalité et de la fable. Romana, à trente-six ans, paraissait être la sœur de sa fille Mona, alors âgée de dix-huit ans. Ces airs de jeunesse se rencontrent quelquefois chez les belles comédiennes, et Romana, juive autrichienne, chassée de son pays puis de France par l'invasion nazie, a travaillé et vécu dix ans à Hollywood où le père de Mona était metteur en scène. Divorcée, elle s'est retirée en Europe, se fixant à Venise où son second mari la rejoint chaque fois qu'il en a la liberté. C'est un critique dramatique parisien, et quoique, présent ou absent, il pèse de tout son poids dans la vie de Romana et de Mona, le romancier ne le désignera jamais autrement que par les mots « le critique ». Anonymat singulier à première vue, mais que se trouve justifier en fin de compte le rôle catastrophique échu à ce personnage qui, pour sa femme et sa belle-fille, s'identifie au Destin.

Dans un livre de cette sorte, où chaque détail prend un relief, une couleur inhabituels, le décor, l'atmosphère ont une importance décisive. Les îles grecques, Venise, le quartier des Halles à Paris la nuit, concourent, par leur éclat ou leur singularité, à l'impression de mélancolie douloureuse qui se dégage de ce *Rêve* empli de reflets et de miroitements.

Pascal PIA.

AJOUF. VE 002/10



A LA DÉCOUVERTE ALAIN JOUFFROY : "un rêve plus long que la nuit"



L'auteur : 35 ans. Critique littéraire, critique d'art, essayiste, poète et, après un premier récit : « le Mur de la vie privée », romancier. « Tout cela, dit-il, est peut-être contradictoire, mais on doit pouvoir s'inscrire dans ses contradictions comme il faut accepter le lieu dans lequel on vit. »

Le livre : Un homme, deux femmes. Est-ce une histoire d'amour et de passion déchirée ? Oui et non. C'est bien plutôt une méditation poétique sur l'amour, la mort, la mémoire, sur le jeu du réel et du rêve. A la fois une enquête sur un passé récent et une quête des virtualités perdues. (Gallimard.)

Questions :
I. Avez-vous subi des influences ? Lesquelles ?

Celle du surréalisme. A 18 ans, j'ai fait partie du groupe. Cela reste pour moi comme une marque indélébile, même si depuis je suis hétérodoxe. Peut-être y a-t-il des influences plus profondes, remontant à l'enfance, des lectures, des événements,

des rencontres. Mais la rencontre d'André Breton, alors que j'avais dix-sept ans, fut pour moi comme un signal. Ce hasard ne me semblait pas en être un. C'est Breton qui m'a fait connaître l'indispensable, qui m'a montré le chemin. Pour moi, le surréalisme n'est pas une anarchie. Je le vois plutôt comme une hiérarchie, une sorte de mesure des valeurs. Rebelle à toute discipline collective, j'ai rompu avec Breton au bout d'un an, mais je conserve pour lui une grande admiration.

II. Accordez-vous la primauté à l'intrigue, aux personnages ou à la technique ?

Aux personnages. Si les personnages n'ont pas d'existence propre, l'intrigue est simplement mécanique. Quant à la technique, séparée de l'existence des personnages, elle ne permet pas à l'auteur de dépasser l'idée qu'il se fait de la littérature. Or l'écrivain doit toujours aller au-delà de cette idée jusqu'au point où son œuvre l'embarrasse comme un objet étranger.

Les personnages de roman ne sont pas identiques à ceux du théâtre ou même à ceux de la vie quotidienne. Le roman implique des faits poétiques qui n'obéissent pas aux lois de notre réalité. Même si un roman se veut objectif ou réaliste, il pulvérise cette notion de réalité. Car toute situation romanesque est d'abord vécue intérieurement par l'auteur. Elle ne s'impose pas du dehors, mais du dedans. Cela suppose toujours des arrière-plans, quelque chose qui n'est pas dit, un secret.

III. Pensez-vous apporter quelque chose de nouveau ?

Si on répond oui, on passe pour un forban ou un mystificateur. Si on répond non, on passe pour un homme modeste, effacé, mais qui ne changera jamais rien à rien.

C. B.

Une petite "terreur"

Alain Jouffroy

**Un Rêve
plus long
que la nuit**

(Gallimard)



C'EST entre l'histoire vécue et le récit qu'en peut faire son au-

teur que se doit d'advenir la vérité ; Malraux sans doute invoquerait le style, Alain Jouffroy incline pour le mot poésie. Dans ce flou des concepts peu importe la notion choisie si, en définitive, l'œuvre accomplie est telle que, comme l'écrit Merleau Ponty, « elle réveille et reconvoque en entier notre pur pouvoir d'exprimer, au-delà des choses déjà dites ou déjà vues ».

Jouffroy, dans *Un rêve plus long que la nuit* y parvient-ils ? Pour avoir nimbé cette histoire malheureuse où la mort est présente et le fantasme d'inceste souverain de ce léger glacis qui émousse le tragique en s'attachant par trop à la rêverie, l'auteur a, nous semble-t-il, estompé le désir et, partant, affaibli son dessein. Moins qu'à un drame, on a l'impression d'assister à un récit partiel, allusif, éphémère où toute profusion de vie fait défaut, où le quotidien a perdu sa brutalité et les personnages la netteté du contour.

L'intrigue, l'écrivain nous la raconte tantôt à la troisième personne — il s'intitule alors « le critique » — tantôt à la première. Ballotté entre une île grecque, un îlot italien, Venise, où sa femme Romana et Mona, la fille de celle-ci, résident, et Paris, nous apprenons et recomposons lentement ces rapports troubles et fluides qui unissent le critique et sa belle-fille.

« Certes, j'ai aimé Romana, oui, j'ai connu Mona, et j'ai vécu cette vie coupée en deux, en trois. L'existence de ces deux femmes est devenue plus onirique dans ma mémoire qu'elle ne l'était réellement : c'est en fermant les yeux que j'ai vu se dresser ce théâtre où ma vie s'est jouée. » Ainsi parle Jouffroy dans la prière d'insérer. On peut régresser jusqu'au syncrétisme, et les vouloir désespérément réunir en une image, il est impossible de ne pas les constater deux.

Comment sacrifier, c'est-à-dire comment choisir entre Romana, sa femme au passé légèrement tumultueux, dont le corps poli par l'amour semble retrouver une virginité première au contact de sa fille, et Mona, cette jeune fille à la démarche royale, reflet vivant de sa mère en même temps que sa subtile rivale ?

Comme issue tout droit du fantasme, la réalité se charge de dénouer le drame ; partie pour l'Amérique toucher l'héritage de son père, Mona trouve la mort en la personne d'un Noir, vendeur de bibles, qui tentait en vain de la violer.

Mandiargues a pu nommer Nerval à propos de ce livre, mais ces gestes qu'on soupçonne songeurs, alors même qu'ils détruisent, ces corps plus aériens qu'ils n'ont coutume de l'être, ces passions amorties dans le moment qu'elles se veulent déchirantes, tout ce talent invite peut-être au charme, non à l'admiration. On peut aimer embuer le réel, reconnaissons seulement que se dissout le projet de révolte qui parle de dénoncer « l'inacceptable ordre des choses ».

« Chacun sa terreur », écrit Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. La terreur de Jouffroy nous paraît furtive, son cri sans faste, tendre sa nuit.

Laurent Tremblay.

Alain JOUFFROY : *Un rêve plus long que la nuit*. (Gallimard).

Le livre de M. Alain Jouffroy a suscité de nombreux et importants commentaires de la critique. On a voulu le situer dans les grands courants littéraires de notre temps et on a constaté qu'il ne se rattachait en aucune façon au « nouveau roman » ou, pour employer une terminologie plus courante, à la « nouvelle vague ». Par la technique, par le mode d'expression, par l'inspiration, le beau roman d'Alain Jouffroy relève plutôt du climat surréaliste.

L'auteur est-il isolé dans ce retour à des sources qui furent autrefois fécondes ? Nous ne le croyons pas. Dans un domaine qui est proche, celui de la peinture, on voit un même mouvement se dessiner. Certes il serait un peu abusif de comparer l'art abstrait et le nouveau roman et de dire que l'un et l'autre sont en perte de vitesse. Il reste que les techniques picturales et littéraires qui étaient en quête de formules absolument inédites, ont perdu de leur élan et que les peintres comme les écrivains cessent de barrer d'une croix noire l'expérience des quarante dernières années. Quant au public éclairé il suit avec intérêt ce retour à des formes qui furent familières dans les années 30.

Pour en revenir au livre d'Alain Jouffroy, on y trouve beaucoup de cette intensité poétique, de ce don de soi-même, de cette littérature à cœur ouvert que les beaux esprits d'aujourd'hui avaient condamnés sans appel.

Si nous avons évoqué le surréalisme à propos d'*Un rêve plus long que la nuit*, il ne faudrait pas en déduire que cette œuvre s'adresse surtout à des initiés. De fait, la faune étrange dans laquelle se meuvent les héros d'Alain Jouffroy exerce une véritable fascination. Chacun

interprétera à sa façon leurs déchirement intérieurs, leurs crises de conscience et d'inconscience. Mais nul ne pourra rester indifférent devant cette aventure ambiguë où l'amour et une certaine forme d'érotisme témoignent surtout d'un profond désarroi.

Ce rêve plus long que la nuit, c'est celui d'un écrivain hanté par l'amour d'une femme exceptionnellement belle et qui se découvre, un jour, les mêmes sentiments — transfigurés — pour la fille que cette Romana a eue d'une précédente union. Ces sentiments inexprimés, mais latents et de plus en plus aigus, sont partagés par Mona, la fille de Romana. Ce double amour se brisera dans la violence. Mona s'éloignera et sera tuée dans d'horribles circonstances.

Evidemment l'amour et le drame personnel sont au premier plan de ce roman. Mais il faudrait des yeux bien prosaïques pour ne voir ici qu'une banale affaire de mœurs ou de cœur. Au reste, la toile de fond devant laquelle se déchirent les trois héros d'Alain Jouffroy est peut-être plus riche, plus précieuse, plus significative que la démarche de ces héros eux-mêmes. Romana dans les îles grecques, à Venise ou à Paris ; les Halles et le Faubourg Saint-Denis à la froide lueur des réverbères, il y a là des visions oniriques qui saisissent le lecteur comme le ferait un tableau de maître.

A travers cette intrigue cruelle, désespérée, c'est tout un monde sans merci, bouleversé par la passion qui apparaît, aussi terrible peut-être que dans une tragédie d'Euripide qui se déroulerait de notre temps.

Alain Jouffroy est un écrivain qui sait s'inspirer aux forces surnaturelles de la poésie. Il a un grand talent. On n'a pas fini d'entendre parler de lui.

Jean BAUMIER.

8 Janvier 1964

15 heures

SERVICE GENERAL

Feuillelet n° 2

Destiné à toutes les
Sections

JUFFROY

CHRONIQUE DU ROMAN

" Un rêve plus long que la nuit "

d'Alain Jouffroy (Gallimard)

Parmi les romans de très bonne qualité publiés à la fin de l'année 63, il faut retenir et même accorder une place de choix au roman d'Alain Jouffroy, qui emprunte son titre à une sentence juive placée en épigraphe : "Tu peux - dit cette sentence - faire ton rêve plus long que la nuit".

L'histoire que veut nous raconter Alain Jouffroy appartient aux tragédies de l'amour : un jeune homme aime la fille que sa femme a eue d'un premier mariage. Dans son coeur, et pour ses sens, ces deux femmes, la très jeune et la plus âgée, n'en font qu'une. D'ailleurs, la mère s'appelle Romana, la fille Mona. Tous trois vivent d'abord dans la grande paresse des vacances méditerranéennes, en Turquie et en Grèce, avant de se retrouver à Paris. Mais la jeune fille, Mona, à demi Américaine, part pour les Etats-Unis, où elle sera affreusement assassinée par un rôdeur... Désormais, la vie du héros se confond avec ce souvenir plus fort que la vie : "Aujourd'hui encore, écrit-il pour finir, Mona me paraît plus vivante que moi. Et c'est pour rejoindre sa "vie" que, parfois, le désir me prend de violenter la réalité, de fracasser les portes et de renverser autour de moi l'inacceptable des choses".

On comprendra, par ces dernières lignes, que l'auteur rejoint un monde qui n'est plus seulement celui du roman, mais de la réalité poétique. Si nous savons, par des confidences d'Alain Jouffroy que l'histoire qu'il rapporte dans ce roman est vraie, s'il a vraiment vécu certains de ces déchirements, nous voyons bien qu'en tant qu'auteur, il poursuit autre chose, c'est-à-dire la réalité insaisissable des sentiments et des êtres.

La démarche d'Alain Jouffroy rappelle à tout moment celle de Gérard de Nerval lorsqu'il écrivait Aurélia, ou, plus près de nous, celle d'André Breton lorsqu'il écrivait Nadja. Alain Jouffroy qui ne songe pas à dissimuler ses sympathies pour le mouvement surréaliste a aussi été tenté, on le sent, par le "nouveau roman". C'est ainsi que toute la première partie d' "Un rêve plus long que la nuit" met en scène le narrateur et héros de cette sombre histoire sous le nom du "Critique". Dans l'esprit d'Alain Jouffroy, cette dénomination signifie qu'il entend prendre ses distances avec l'histoire qu'il va nous raconter. Mais sans doute s'est-il rendu compte de l'artifice du procédé, puisqu'il y a renoncé assez vite et qu'il en est venu à la première personne - ce qui donne à son récit un ton beaucoup plus authentique.

(à suivre)

8 Janvier 1964
15 heures 15

ASSOCIATION DES EMISSIONS VERS L'ETRANGER
SERVICE GENERAL
Feuillelet n° 3

Destiné à toutes les
Sections



CHRONIQUE DU ROMAN (2)

Depuis les débuts de Julien Gracq et d'André Pieyre de Mandiargues - écrivains avec lesquels Alain Jouffroy a une parenté certaine -, on n'avait pas vu que la poésie puisse jouer un rôle aussi important dans la description de la réalité, dans une composition romanesque. Rien d'obscur dans cette poésie, mais, à travers les incertitudes du coeur - et celles de la chair - une réalité qui bouge et se meut dans le clair-obscur des images. Les noms d'écrivains ou les titres de livres que cite Alain Jouffroy dans le courant de son récit ne viennent que renforcer cette qualité littéraire.

Alain Jouffroy qui a déjà publié un autre roman, de nombreuses biographies de peintres et surtout plusieurs recueils de poèmes, n'avait pu encore affirmer sa maîtrise comme il vient de le faire. Son roman: "Un rêve plus long que la nuit" marque la confirmation d'un talent qui devrait rapidement s'imposer.

Guy DUMUR.-/ SD



ALAIN JOUFFROY : *Un Rêve plus long que la Nuit*
(Gallimard).

Des événements que l'on vit sans les comprendre clairement, sans les diriger, qui s'orientent selon leur propre poids, obéissant à une fatalité légère et complice, gestes et sentiments glissants, fuyants, dont la trace suffit au plaisir des jours, portés par un invisible courant, comme les images insaisissables et subtilement liées des rêves, soudain les voici fixés, définis, émergeant à la lumière d'une réalité brutale. Obstinément, le rêve se prolonge hors de la sphère qui lui appartient, répandant autour de lui sa clarté et ses ombres, revêtant les actes hasardeux de la vie d'une affectivité violente et chimérique. Du rêve au réel les points de rupture sont aussi des points de contamination, ce qui a été vécu devient matière rêvée, mais ce rêve est la vie même. Comment rendre compte d'une expérience aussi intime et aussi étrangère? Alain Jouffroy hésite, ou se partage, entre le récit à la troisième personne et ce qu'il appelle la « remise en je ». La mobilité de l'écriture et sa transparence rendent aisé et naturel le passage de la narration objective à la confiance directe, elles confèrent un éclairage égal à l'éloignement et à la proximité, au doute, à l'interrogation épuisante de l'esprit et à la réponse qu'il est capable de se donner : « Tu peux faire ton rêve plus long que la nuit. »

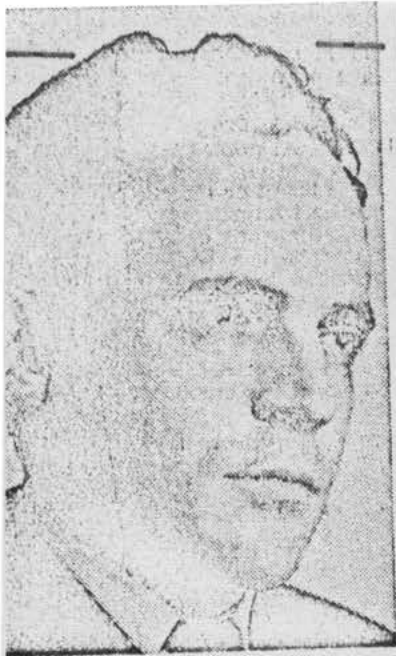
Mona, qui n'a pas encore vingt ans, Romana, sa mère, qui en a bientôt quarante sont les figures de ce rêve construit par un critique épris de théâtre et de vérité. Romana, qu'il a épousée, est une ancienne actrice, protégée par sa nostalgie, comme il est lui-même protégé par son intelligence et son goût de la réflexion. Seule Mona s'expose à tous les périls, trop désireuse de jouer un rôle, possédée par le personnage qu'elle construit, adroite et imprudente, secrète et vulnérable, merveilleusement experte et impatiente, mince lame attaquant l'épaisseur des choses. A Venise, en Grèce, à Paris, au fil des épisodes, des conversations, des projets, le critique participe à l'univers théâtral des deux femmes, à sa grâce, désinvolte et passionnée. Romana et Mona, unies par la dissemblance subtile des prénoms, ne sont plus qu'une seule femme à ses yeux et il ne sait plus laquelle il aime. Sa passion dissociée se reforme et se concentre sur un être unique, rêvé, inaccessible. Elles-mêmes, par docilité et par spontanéité, s'accordent à ce jeu, presque sans heurts. Jusqu'au jour où Mona décide brusquement de partir pour New York où elle est assassinée par un Noir. Le récit de sa mort tient en quatre pages inoubliables, d'une netteté et d'une simplicité absolues, comme transcrites par la main aveugle du destin. Le drame se déroule dans un quartier désert et mal éclairé, loin des spectateurs, sur une scène nue.

Le cri ultime et solitaire de la jeune fille confond la cruauté du théâtre et celle de la vie. « Il ne m'arrive jamais rien », notait dans son journal la jeune inconnue dont parle Julien Green, qu'on trouva poignardée sur un banc de Central Park. L'imaginaire se vérifie dans le tragique quotidien que peut-être il suscite. Au début du roman, nous prêtions une attention distraite à l'histoire d'une baigneuse dévorée par un requin près du yacht où ses amis font la sieste ; ou aux fantaisies de Mona rêvant d'aller naviguer seule autour de l'île où elle passe ses vacances avec sa mère et le critique, « à la découverte d'un monstre étincelant venu lui rendre visite en un endroit particulièrement laiteux de la mer »... Ces images, rêvées ou vécues, préfigurent le sort de Mona. Le fait divers devient un événement prodigieux, une histoire fabuleuse, une forme magique de la beauté ou de l'horreur. Le monde et tout ce que nous en pensons se résume en une vision soudaine, inconnaissable et inacceptable. Au terme de son récit, le critique comprend qu'il a rêvé sa vie et que la mort de Mona ne met pas fin à ce sommeil, mais le prolonge. Pour la rejoindre, il veut renverser autour de lui « l'inacceptable ordre des choses ». Car l'aube ne dissout pas les monstres, elle nous assure de leur existence.

GEORGES ANEX

MICHEL BERNARD : *Aube ou la Vertu* (Julliard).

Le titre, et le premier chapitre, feraient croire à quelque résurgence d'un roman bien connu dans le fond mouvant, complexe, des influences dont l'œuvre de Michel Bernard témoigne. Il n'en n'est rien. Car l'intrigue, la tenue presque constante, le discours dans son ensemble laisseraient plutôt percer la fine oreille de Crébillon fils, sa plume déliée, son art de tant écrire pour dire si peu, de dire si peu alors qu'il fait tant rêver — ou faisait tant rêver... On peut dire de ce livre qu'il est un pastiche d'intention et non un pastiche littéraire, même quand le ton et la langue se trouvent tellement éloignés de ceux auxquels l'auteur nous avait habitués. Dans un style en effet très policé, Michel Bernard nous conte la découverte de l'amour par un homme que le libertinage galant n'a pas subjugué absolument, alors que le libertinage est la bonne règle des mœurs dans ce pays imaginaire où l'histoire est située. Les péripéties ne méritent guère d'être décrites : elles sont assez peu convaincantes en elles-mêmes et risqueraient de perdre tout crédit à l'examen ; les intrigues féminines sont nombreuses et d'une trop remarquable subtilité... Ce qui me paraît intéressant, c'est la conclusion qui nous est offerte. Dans le moment qu'on nous



ALAIN JOUFFROY :
« Il faudrait avoir la vue basse
ou la foi mauvaise pour ne point
le suivre aisément... »

Et c'est aussi cette recherche tâtonnante mais obstinée qui retient à la lecture du roman de M. Alain Jouffroy, *Un rêve plus long que la nuit* (2). Il s'agit encore d'une exploration des cavernes de la mémoire d'un personnage qui tantôt dit « je » et tantôt est appelé « le critique », M. Jouffroy voulant marquer ainsi qu'avec le temps on n'est plus le même, que « je suis devenu étranger à ce personnage que j'ai incarné, je ne comprends pas toujours le pourquoi de ses hésitations ». Malgré cela il faudrait avoir la vue basse ou la foi mauvaise pour ne pas suivre aisément le récit. Nous sommes dans des îles grecques : Ena, puis Hydra, puis à Venise ou dans une île italienne, puis à Paris, c'est-à-dire dans le décor contemporain familier à un certain nombre d'intellectuels et d'oisifs. Le héros vit depuis de longues années avec une femme qu'il aime, Romana. Auparavant elle a fait une certaine carrière à Hollywood. D'un premier mariage (elle a divorcé) elle a une fille, Mona, qui est maintenant une grande et belle jeune fille, image, pense volontiers le critique-narrateur, de ce que Romana a sans doute été à une époque où il ne la connaissait pas encore. Faut-il insister ? Il voit dans Mona le port, les yeux, le langage d'une Romana « charmante, jeune, traînant tous les cœurs après soi », bref le sujet d'*Un rêve plus long que la nuit*, c'est le sujet de Phèdre, le narrateur-critique est un beau-père qui brûle d'ardeur pour sa belle-fille sous un soleil pas tellement éloigné de celui de Trézène.

Ce que M. Alain Jouffroy montre très bien, c'est la progression de ce sentiment dans le cœur du personnage, et la progression du personnage dans la connaissance de ce sentiment ; et, du fait qu'il s'agit d'un sen-

timent encore fortement prohibé, cela exige non une analyse linéaire, mais une analyse « volumétrique » de tout ce qui entre dans la conscience et de ce qui reste au seuil, de ce qui est dans la mémoire et de ce qui est oublié. Ce long jeu de l'aveu et de la dissimulation d'une scène capitale de la vie intérieure est soutenu presque tout au long avec une adresse extrêmement vraisemblable. Cela va si loin que le livre tout entier apparaît lui-même comme un élément de ce jeu, comme un paravent dont l'auteur dispose pour cacher, cacher à demi ou mettre en valeur quelque chose.

Il est un peu délicat d'aller plus loin sans risquer de franchir « le mur de la vie privée », comme disait le titre du premier roman de M. Jouffroy. « C'est un livre que je suis bien embarrassé d'avoir écrit », dit-il à propos de ce Rêve. Disons que c'est aussi un livre écrit avec un certain embarras et une certaine maladresse. Comme malgré lui, l'auteur semble s'y mettre en scène sous un jour qui n'est pas tout à fait sympathique. Alain-Phèdre joue froid, pour reprendre un calembour dont il ne s'offensera pas puisqu'il le faisait lui-même au début d'un assez curieux poème-manifeste, *Déclaration d'indépendance*, publié il y a deux ans : assez curieux parce qu'on y voyait d'une part une grande, une violente volonté d'indépendance qui le conduisait à certaines attaques et aussi à enfoncer un certain nombre de portes qui sont toujours ouvertes quand on se tient à un certain degré de liberté d'esprit, et d'autre part une dépendance inavouée et ostensible par rapport à des amis, des cénacles. Le mouvement est le même ici : le narrateur en dit long, mais en même temps il essaie de tenir son aveu à distance, il baptise « rêve » un ouvrage peu onirique, il se dédouble en « je » et en « critique » un peu voyeur, il déclare que « je » n'est plus le même alors que cela n'est jamais vrai tout à fait comme la tradition littéraire de Proust à Mme Vedrès que nous évoquions le démontre. C'est un livre écrit pour dissimuler quelque chose, qui pourrait bien être une certaine sécheresse de cœur du narrateur. Quand nous disions « il vit avec Romana », il fallait préciser : il vit avec elle à Venise, mais le plus souvent, pendant des mois, il vit seul à Paris, en lui écrivant. Il apparaît comme un homme capable d'amour de tête, d'amour de sexe, mais non d'amour de cœur et quand Romana parle de venir s'installer à Paris il lui destine une lettre que M. Jouffroy a raison de reproduire comme un révélateur de son héros, qui est soudain platement écrite et basement pensée par un être menacé dans son égoïsme. Côté antipathique du héros qui gâte un peu notre plaisir à lire ce roman de la mémoire, ou plutôt de l'impossible oublié.

Robert Kanters.

(1) Nicole Vedrès : *L'Hôtel d'Albe*. (Gallimard, 228 p. 11 F.)

(2) Alain Jouffroy : *Un rêve plus long que la nuit*. (Gallimard, 234 p. 12 F.)

Le Figaro Littéraire 5-11 Déc 63

Romans français

D'Aurélia à Mona

par **ANDRÉ-PIEYRE DE MANDIARGUES**



« UN REVE PLUS
LONG QUE LA
NUIT », par Alain
Jouffroy. Gallimard,
col. « Le Chemin ».
236 p., 12 F.

Je ne prétendrai pas faire métier tier ici de « critique littéraire », métier qui m'ennuierait plus que tout autre, à cause de sa part de médisance obligatoire. Mais il paraît des livres qui sont comme des cadeaux superbes que nous offre une époque un peu trop hâtivement jugée méprisable, et alors il me semble que nous avons une sorte de devoir de reconnaissance envers cette époque et envers leurs auteurs, et que nous sommes tenus à les remercier publiquement de nous avoir émus ou de nous avoir émerveillés.

Ainsi, je crois que je serais impoli ou malhonnête (l'un étant à peu près l'égal de l'autre) si je cachais que j'ai été comme transporté dans un autre monde par le récent roman d'Alain Jouffroy.

Roman, d'ailleurs, n'est pas le mot qui convient. Il s'agit de bien autre chose et de beaucoup plus que cela.

« Un rêve plus long que la nuit » est une transcription véridique de ce que l'on nomme banalement une tragédie vécue (quand la vie tourne au drame sans rien abdiquer de son intensité poétique), et c'est peut-être aussi le dernier grand livre surréaliste qu'il nous ait été donné de lire.

Les niais et les mal intentionnés se plaisent à proclamer souvent la fin du romantisme, celle du surréalisme, mais ce sont là des feux souterrains qui couvent sans s'éteindre, et de temps en temps (rarement, comme il sied à ces grandes puissances de la nature) une belle flamme s'élève dans les ténèbres pour la confusion des sots.

Les surréalistes, héritiers en cela de Valéry, n'avaient pas d'intérêt pour le roman d'affabulation, et ils se refusaient assez généralement à la narration inventée. La vie réelle

transmuée en une sorte de rêve par l'instrument de la poésie (ou par la vocation poétique du sujet) leur paraissait seule digne de servir d'objet au récit. Je ne suis pas aussi rigoureux et je considère l'invention comme l'une des qualités principales du conteur, mais aucun roman, je crois, ne me sembla bouleversant à l'égal de « Nadja », que je lus dans mon adolescence. Eh bien ! c'est à « Nadja » tout d'abord que fait penser le livre de Jouffroy, c'est aussi aux récits de Michel Leiris, à certains chapitres de Crevel ou du jeune Aragon.

Irrésistiblement, l'on pense aussi à « Aurélia », comme on y pensait en lisant « Nadja ». Le titre tiré par Jouffroy d'une sentence juive n'est-il pas comme un écho de celui trouvé par Nerval ?

Cette tragédie de la réalité (comme aurait dit un poète élisabéthain), Jouffroy commence par l'écrire à la troisième personne, en se désignant lui-même sous un transparent pseudonyme : le « critique ». Ainsi, pendant les deux premiers chapitres, situés dans l'île de Leucade, où le critique et sa femme, Romana, viennent de retrouver la fille de celle-ci, Mona, à son retour d'Israël et de Turquie.

Par un vendeur de bibles

Au troisième chapitre, le voile de la fiction brusquement se déchire, et le ton change. C'est l'auteur, Alain Jouffroy, qui retire son masque (il le remettra dans la suite, pour la commodité du récit, sans trop dissimuler ses traits, jusqu'au dernier épisode qu'il contera de nouveau à la première personne et à visage nu), afin que tous les lecteurs et non pas seulement quelques initiés sachent bien que l'histoire est véritable, et que le cauchemar existait dans tous ses affreux détails.

En effet, Mona (son vrai nom est à peine modifié), après avoir partagé en Italie et à Paris la vie de sa mère et du mari de celle-ci (le « critique »), partit pour l'Amérique, où elle fut assassinée par un Noir, un vendeur de bibles ambulante.

Mona, que j'ai connue moi aussi, était à tous les points de vue un jeune être éblouissant, qui avait tout pour passionner. Elle est dans mon souvenir en robe framboise et en bas violets, un soir qu'avec superbe elle triomphait dans une fête anarchiste à la salle de la Mutualité. Son image ne s'effacera pas.

« Il faut tenter de tout dire, ou bien renoncer à écrire », prononce Jouffroy au moment où il prend la parole à la première personne.

Cette tentative assurément courageuse autant qu'indécente et pleine de difficultés, Jouffroy l'a menée à bien, et son aisance en un si hasardeux parcours n'est pas ce qui

m'étonne le moins dans son beau livre.

Tel qu'il se décrit, allant sans nul effort jusqu'au fond de ses rapports un peu équivoques avec les deux femmes, qu'il aime l'une et l'autre, nous voyons en lui un naturel assez féminin et tendre qui le met en situation d'être aussi comme le fils de son épouse et le père de Mona non moins que le frère et l'amoureux de toutes les deux. Situation que l'on jugerait compliquée mais que le livre fait accepter comme une chose parmi les plus simples du monde. Ne sait-on pas que, dans les rêves, l'indécence et l'innocence vont leur chemin de pair, comme si elles se tenaient par la main ?

Le charme du récit tient à cette sorte de simplicité qui fait paraître candidement les événements les plus noirs, et c'est alors que l'on retrouve dans la démarche de Jouffroy quelque chose de celle de Nerval. L'un des chapitres les plus touchants, précédant de peu le plus terrible point de la tragédie, se déroule de nuit, dans le quartier des Halles. Le « critique », à ce moment-là, nous semble dans un état de grâce absolue, auquel il arrive à nous faire participer. Seul un vrai poète a le don de pareilles opérations de transfert, qui ne sont pas très éloignées de ce que l'on prête à l'art magique.

« Aujourd'hui encore, Mona me paraît plus vivante que moi. Et c'est pour rejoindre sa vie que, parfois, le désir me prend de violenter la réalité, de fracasser les portes et de renverser autour de moi l'inacceptable ordre des choses. » Telle est la conclusion de Jouffroy.

Il serait vain, je crois, d'ajouter quelques mots à ces deux phrases, qui scellent le livre à l'effigie de son auteur.

A.-P. M.

Al.
Pour



UN LIVRE

UN rêve, ou le souvenir d'un rêve, un rêve qui fut vécu, comme tous les rêves, et qui se prolongeant au-delà de la nuit par le biais de la mémoire, débordé et envahit la réalité. Mais quelle réalité ? Les visages et les masques sont confondus ; chaque objet, chaque geste, chaque parole a son reflet, son double. La vérité se dénature. Tout devient apparence, symbole, tout renvoie à autre chose. Nous entrons dans les dédales de la mémoire.

Un seul fil conducteur, la trame, « l'histoire » de ce rêve. Romana, ancienne vedette d'Hollywood, a eu d'un premier mariage une fille, Mona. Romana s'est remariée avec le narrateur, critique dramatique. Ce que le roman nous raconte, c'est l'oscillation de l'homme qui aime ces deux femmes et les confond. Parce qu'elles se ressemblent, jusqu'au prénom, mais surtout parce qu'elles sont indissociables, l'une étant le double de l'autre, et réciproquement. Quand Mona mourra assassinée, à New York, le critique ne pourra plus que quitter Romana. Mais le roman d'Alain Jouffroy dépasse singulièrement ce sujet. C'est avant tout un homme à la recherche de sa vérité, de lui-même.

Car Je est un autre, bien sûr. Pour se retrouver, c'est cet autre qu'il faut traquer, cet « Il » dont nous sommes séparés par le temps révolu.

Mais ne nous y trompons pas. « Un rêve plus long que la nuit » n'est pas une tentative de reconstitution du temps perdu, ou de récupération du passé. Rechercher le temps perdu, c'est d'abord le nier en tant que tel. Alain Jouffroy n'a pas brouillé les cartes. Pour lui, le temps perdu l'est définitivement. Le passé est regardé de loin. C'est un passé brut, ni interprété, ni enjolivé, c'est ce qui reste de la mémoire quand un certain oubli l'a enveloppée. Il ne s'agit donc pas d'écarter cet oubli pour tenter de mettre à jour quelques souvenirs. Au contraire. C'est ce rêve de mémoire et d'oubli confondus que nous retrace Alain Jouffroy.

Avec le recul, le Je d'autrefois est devenu Il, le critique. Nous ne connaissons jamais ni son nom, ni son visage. Il est sans identité, donc sans passé. Il est presque un inconnu. Entre le présent et le passé, le pont est coupé. Entre Je et Il, le lien nécessaire a disparu. Reste la mémoire à travers la-

quelle la vie s'est faite, au sens théâtral du terme, drame. Les lieux sont devenus des décors. La mémoire se fait théâtre.

« Un rêve plus long que la nuit », c'est d'abord — non, c'est enfin, puisque tout nous y ramène — une représentation théâtrale. Théâtre d'ombres, théâtre mental. Alain Jouffroy s'explique :

— Ce qui m'a poussé à écrire un « Rêve », c'est que je n'y voyais pas assez clair dans une certaine période de ma vie qui s'est interrompue il y a trois ans et qui m'est devenue plus mystérieuse que les plus grands mystères. J'ai donc tenté de reconstituer la trame de cette période, et pour ce faire, je me suis créé une sorte de théâtre mental dans lequel cette période de ma vie s'est jouée une seconde fois...

Théâtre... Le mot est lâché. Romana est actrice, Mona serait actrice, le critique est un critique dramatique. Tout est en place. Les personnages s'animent. Le critique est devenu metteur en scène. C'est lui qui va diriger la représentation. Et non seulement organiser cette représentation, mais recréer ses personnages et tenter de renaître avec eux. « ...que tu n'existes pas, que mes deux femmes n'existent pas, que rien n'existe en dehors de moi. Que je

plus le mien, mais qui a été le mien et dans lequel j'ai joué un rôle dont l'importance m'échappe encore. Fatalement, ce psychodrame, du seul fait qu'il était vécu au présent artificiel du déroulement de la mémoire, a pris les allures d'un rêve. Toute mémoire est un rêve...

Mais le rêve, comme la mémoire, se prolonge au-delà de la nuit, et se fait obsession. La mort de Mona, cette mort nocturne, lointaine, au lieu de trancher le rêve, le prolonge indéfiniment. « Mona ne reviendra plus jamais à Paris, mais Mona est partout, elle s'est étalée immensément dans les airs, elle se mêle au vent... »

Le rêve s'intègre à la réalité, pour la détruire, le rêve devient réalité, le roman n'a plus qu'à se clore. Nous avons pénétré dans un autre domaine, tout tendait à nous y faire entrer : c'est l'univers magique et fluide de la poésie. C'est Aurélia, c'est Nadja. Alors, en regardant derrière soi, une fois la dernière page tournée, on s'aperçoit qu'on a lu un très long, un très beau poème. Seule la poésie

réalité souterraine et secrète qui m'a fait vivre ce que j'ai vécu.

« **U**N rêve plus long que la nuit » apparaît alors, au second degré, comme une tentative de destruction de la réalité, ou comme une volonté de l'exorciser. Retrouver la réalité, puis la refondre, la recréer, c'est s'en libérer. C'est lui échapper. Les limites qui lui sont imposées sont celles d'une représentation théâtrale. A la fin du drame, on peut supposer, ou espérer que le rideau tombera définitivement.

Alain Jouffroy a certainement écrit là un livre important. Parce qu'il est rare de rencontrer dans un roman — mais pourquoi « roman » ? — un tel écho, une telle richesse poétique. On pourrait lui reprocher le flou, l'incertitude de ses personnages — mais sans cela, la poésie ne serait plus possible. La poésie qui est l'art de découvrir entre les êtres et les objets, dans un autre éclairage, des rapports nouveaux et insoupçonnés. Et « Un rêve plus long que la nuit » apparaît enfin pour ce qu'il est : une grande leçon de poésie nécessaire.

Poète, Alain Jouffroy l'a toujours été, et continue de l'être. « La poésie, dit-il, est la chose la plus importante qui soit. C'est l'onde pilote de tout le reste. Si je n'avais pas écrit de poèmes, je n'aurais jamais eu le courage d'écrire. C'est la poésie qui a décidé de tout ».

A dix-sept ans, il rencontre André Breton qui l'aide et l'encourage. Il fait alors un stage dans le groupe surréaliste, dont il sera exclu en 1948. Puis on lui demande d'écrire sur l'art. Il devient critique, publie des monographies sur Victor Brauner, Hiquily, Crippa, une étude sur l'œuvre picturale d'Henri Michaux. « Un rêve plus long que la nuit » est son premier roman — ou son deuxième, si l'on compte « Le mur de la vie privée » (1) pour un roman.

Quant à ses projets : « Une révolution du regard », anthologie de ses écrits sur l'art, à paraître chez Gallimard, et... un livre de poèmes.

Tristan RENAUD.

UN ÉCRIVAIN

Alain JOUFFROY

suis seul, tu entends, seul à te donner existence, à donner existence à ces femmes qui sans moi, n'auraient absolument aucune importance. C'est moi seul qui décide de l'existence de tout. » La scène est vaste. La Grèce, Venise, Paris, autant de points de repères, mais pas plus. Le décor est à peine esquissé. Qu'importe le décor. Le théâtre c'est la possibilité, enfin, de se rêver et de rêver la vie des autres.

LE roman sera l'histoire de cette représentation « mentale », jusqu'à la mort de Mona.

— Mon roman, dit Alain Jouffroy, est une sorte de psychodrame dans lequel je tente de me situer dans un contexte qui n'est

pouvait nous rendre sensible ces fluctuations incessantes entre rêve et réalité, entre sommeil et vérité. Et peu importe si au bout de ce voyage, on ne se retrouve pas. La poésie exige sans doute que l'on prenne de grands risques. On ne peut guère l'effleurer. Il faut, pour la connaître, au minimum s'y noyer.

Alain Jouffroy continue de me parler de son livre :

— C'est à l'intérieur de ce rêve éveillé que j'ai tenté de saisir les rapports qui m'avaient jusqu'alors échappé. Ce fut une expérience d'autant plus fascinante et d'autant plus bouleversante pour moi que des changements, des télescopages ont eu lieu, comme dans vos rêves, qui m'ont permis de découvrir dans une lumière neuve la

UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT

MOMENTS LITTÉRAIRES

PAR JEAN BLOCH-MICHEL

RIEN N'EST plus vague que les termes qui servent à définir ou à délimiter l'objet de la littérature. On vient de s'en apercevoir à Madrid, au cours d'un colloque entre écrivains où le thème de discussion proposé était « Réalisme et réalité dans la littérature contemporaine ». De ces deux termes, on savait bien que l'un était douteux, et qu'il existe des conceptions très différentes du réalisme. Il faut aussi constater que le second ne l'était pas moins et qu'on n'était pas d'accord non plus sur la notion de réalité. Dans un sens, cela renvoyait aux discussions philosophiques les plus scolaires puisqu'il s'agissait d'un problème sur lequel la philosophie s'exerce depuis un peu plus de deux mille ans. Dans un autre, c'était peut-être la question la plus importante qui se posait, question qu'on pourrait résumer ainsi : pour l'artiste, la réalité est-elle un modèle qu'il doit suivre, ou tenter d'imiter ; ou bien est-elle, au contraire, un but qu'il doit s'efforcer d'atteindre ? Si l'on admet, avant même de lui donner une réponse, que cette question se pose, c'est qu'on admet en même temps l'existence de deux réalités distinctes : une réalité physique et sociale et une réalité littéraire, puisqu'au bout du travail de l'écrivain c'est bien une réalité de cet ordre qu'il finira par atteindre, ou qu'il finirait par atteindre si son effort devait un jour aboutir — ce qui n'advientra évidemment jamais, du moins pour lui. Poser dans ce sens le problème de la réalité donne à celui du réalisme un tout autre aspect.

En effet, si l'on admet l'existence d'une réalité littéraire, le réalisme n'est plus seulement la fidélité à la réalité physique et sociale, telle que l'entendaient les naturalistes, telle que l'entendent aujourd'hui les tenants du réalisme (socialiste ou critique). Le réalisme devient un effort de création plus que de repré-

sentation, il s'ouvre à toutes les techniques et à tous les genres, mais il interdit tous les refus. Il interdit de la même façon toute préciosité, celle-ci étant au contraire un effort pour échapper à une réalité littéraire considérée comme vulgaire, un effort consistant plus encore à la fuir qu'à la déguiser. D'autre part, cette conception du réalisme clot la querelle entre l'ancien et nouveau, telle qu'elle existe aujourd'hui autour du roman contemporain. Il devient en effet « réaliste » de poursuivre une image fuyante de la réalité, non plus seulement à l'intérieur des cadres traditionnels dans lesquels le réalisme s'est jusqu'à présent exprimé, mais en se servant de toutes les formes utilisables, à la seule condition que la tentative faite soit bien celle de parvenir à la création d'une réalité et non pas seulement d'une apparence. C'est-à-dire d'une réalité disposant de toutes ses dimensions et non pas réduite à sa surface — pour l'espace — et au présent — pour le temps.

Dans ces conditions également, le romancier peut ne plus se sentir soumis à l'obligation de raconter « une histoire », puisque la réalité existe en dehors de toute « histoire ». Pour l'instant, le romancier éprouve, comme le faisait remarquer, à Madrid, Mary MacCarthy, une grande difficulté à « raconter une histoire », et plus encore une « histoire d'amour ». Il ne croit plus assez à la cohésion intérieure de ses personnages pour les voir entièrement consacrés à une passion dont le déroulement exige une sorte de fidélité à soi-même à laquelle nous ne croyons plus. Le mouvement continu qui animait les personnages classiques ou romantiques s'est brisé sous nos yeux. Il n'y

a plus d'« histoire », pensons-nous, parce qu'il n'y a plus que des « moments » ou des intermittences. Écartons donc l'histoire d'amour, à laquelle nous ne croyons plus.

Eh bien, ce n'est pas vrai, nous y croyons encore. Et j'en trouve la preuve aujourd'hui dans le roman que vient de publier Alain Jouffroy, *Un rêve plus long que la nuit*.

L'amour dont il s'agit dans ce roman est, ce qui le rend plus conforme encore comme on le verra, au modèle classique du genre, un amour impossible. C'est qu'en effet le narrateur, ou « le critique » (c'est ainsi qu'il parle de lui-même, à la troisième personne, et le mot doit être pris ici avec toute l'ambiguïté qu'il comporte, le narrateur étant critique de son métier, mais devenant également critique de lui-même dès l'instant qu'au lieu d'avouer, il se regarde) ce narrateur aime une femme et s'aperçoit bientôt qu'il aime aussi la fille de cette femme. Quelle que soit la résistance, d'abord inconsciente, qu'il oppose à cet amour coupable (car là est le point important : il juge cet amour coupable, même s'il ne le dit pas) il est bien obligé de se rendre à l'évidence. Il y est obligé par la jeune fille elle-même qui le force, au cours d'une sorte de psychodrame représenté par jeu, non pas à avouer son amour, mais à se l'avouer, ou à le découvrir. Cependant il ne cesse pas en même temps d'aimer la mère. Si bien que les deux images se confondent à ce point qu'il ne sait plus en fin de compte si elles se dévoilent ou si elles s'effacent mutuellement : si, dans la mère, il aime une image de la fille ; ou si, dans la fille, il cherche et s'interdit en même temps une image de la mère. Si bien

qu'elles ne reviendra pas, elle dépose dans une maison où se rend le narrateur un mannequin coupé en deux, image de ce qu'elle laisse à celui qui n'a pas voulu l'aimer, ou qui ne l'a pas pu.

Cela nous est montré par les détails les plus simples. Depuis des années, le narrateur et Romana, la femme qu'il aime, ne se voient que par intermittences. L'un habite Paris, l'autre Venise. Et voici que Romana va venir s'installer à Paris. C'est une véritable panique qui prend alors le narrateur, bien qu'il ait cru jusqu'alors souffrir de leur séparation. Il s'aperçoit, à moins qu'il ne le sache déjà, qu'elle présente, c'est-à-dire l'objet de sa passion à sa portée, cette passion risque de disparaître. En effet, toute passion qui trouve sa conclusion meurt du même coup, puisqu'elle ne vit que d'être suspendue. Le risque ici est celui de tou-

traditionnelle, celle qui se répète depuis des siècles à travers toute notre littérature. C'est qu'en effet Denis de Rougemont trouverait ici, à juste titre, une simple transposition du mythe de Tristan et la représentation la plus traditionnelle de la passion, telle que nous en avons hérité l'image de ce mythe. Car on voit bien d'abord que le narrateur est plus attaché à son amour qu'à l'objet même de cet amour, plus désireux de le voir contrarié que satisfait.

jours : Tristan épousant Isolde, ou se mélangant en ménage avec elle, c'est la mort de Tristan et d'Isolde et leur remplacement par Monsieur et Madame Bovary.

Mais il y a plus, et puisque je me réfère à Denis de Rougemont, il faut dire qu'on trouve dans ce roman une confirmation plus précise encore de ses thèses. Car si le roman d'Alain Jouffroy reprend le mythe de Tristan, tel que nous le trouvons défini dans *L'Amour et l'Occident*, il lui fait subir les transformations dont Denis de Rougemont a montré, dans *Comme toi-même*, qu'elles étaient aujourd'hui inévitables. En effet, les obstacles nécessaires à la passion ont presque tous disparu. L'éloignement, la séparation physique est aussi difficile à imaginer de nos jours que le respect des interdits sociaux qui faisaient obstacle à l'amour. Aucune distance, aucune épée non plus, ne sépare plus Tristan d'Isolde. La passion ne peut donc se nourrir que des derniers obstacles qui demeurent et notamment du dernier interdit sexuel qu'ait maintenu notre société et qui pèse sur nous, celui de l'inceste. Mais Musil, Thomas Mann et Vladimir Nabokov, Alain Jouffroy reprend le thème qui sous-tendait la description de la passion dans *L'Homme sans Qualités*, *Sans Réserve* ou *Le Maître et la servante*. Il redécouvre en lui la seule source possible de la passion moderne. Quel autre obstacle aurait pu séparer le narrateur de Romana, que sa liberté sexuelle, ses innombrables amants, sa désinvolture morale (c'est-à-dire à l'égard des mœurs) rend si facilement accessible ? Il ne lui restait qu'à la confondre avec sa fille, à aimer l'une et l'autre dans une passion qui se veut aveugle et qui forge ses propres chaînes, et qui le fait pour la seule raison que, lucide et libre, elle n'eût pas existé.

Or nous voici soudain renvoyés au problème de la réalité dont il était question au début de cet article. Car nous nous trouvons en présence d'une œuvre qui, voulant soit décrire, soit atteindre une réalité sensible et brûlante, ne fait que rejoindre et reprendre un des plus vieux mythes qui meublent notre esprit et un de ceux qu'on a le plus souvent utilisés. En même temps, elle nous donne l'impression d'atteindre une réalité très vraie et très profonde, dont chacun de nous conserve en soi l'image. Il semblerait y avoir ici une sorte de contradiction : comment ce qui est un mythe peut-il être en même temps une réalité ? Or c'est un fait d'expérience et c'est ce qu'avait affirmé, au cours du colloque de Madrid, l'auteur dramatique espagnol Buero Vallejo. Contre les tenants d'un réalisme étroit, qui prennent la réalité physique et sociale comme modèle, et non pas la réalité littéraire comme but, Buero Vallejo avait défendu non seulement la valeur du mythe, mais sa réalité et sa vérité.

Voici une preuve de ce qu'il avançait : ce qui est encore la réalité, pour un romancier contemporain, c'est, peut-être sans qu'il s'en doute — mais là, précisément, est la puissance du mythe — le plus vieux thème de notre littérature, celui sur lequel elle a été tout entière construite et qu'il découvre en lui, dans toute sa fraîcheur. Car à travers sa propre vie, dans l'œuvre qu'il construit, qu'il veut moderne et qu'il fait telle, il retrouve seulement l'archétype de la passion occidentale, tel qu'il avait été créé il y a plus d'un demi-millénaire par un inventeur de génie qui, lui-même, ne faisait que laisser passer une passion religieuse dont on ne sait pas très bien s'il la déguisait ou s'il l'avait perdue.

J. B.-M.

• Ce qui est encore la réalité, pour un romancier contemporain, c'est le plus vieux thème de toute notre littérature : la passion.

Gazette de Lausanne 2-3 nov 63



« JOUFFROY Un rêve plus long que la nuit », *Amitiés pour les Malades*, 1964.



« Un Rêve plus long que la nuit d'Alain Jouffroy », *Paris-Presse L'Intransigeant*, 28 déc. 1963.



« 60396 JOUFFROY (Alain) Un rêve plus long que la nuit », *Bulletin Critique Littéraire*, juil. - août 1964.



LE HURLE Louis, *L'Écho de Lannion*, 29 fév. 1963.



JOUFFROY Alain, « Alain Jouffroy : Un Rêve plus long que la nuit », *Bulletin de la N.R.F.*, nov. 1963.



PRÉVOST J.L., « JOUFFROY (Alain) : Un rêve plus long que la nuit », *Livres et Lectures*, fév. 1964.



C.J., « JOUFFROY (Alain). Un Rêve plus long que la nuit », *Les Livres*, avril 1964.



DE SPOCKO H., « Un rêve plus long que la nuit par Alain JOUFFROY », *Le Phare*, 10 mai 1965.



nc, « JOUFFROY (Alain) : Un rêve plus long que la nuit », *Notes Bibliographiques*, juil. - août 1964.



FABRE Eugène, « ROMANS À DÉCHIFFRER », *Journal de Genève*, 7-8 déc. 1963.



DE RICAUMONT Jacques, « UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT par Alain Jouffroy », *Nouvelles Littéraires*, 14 nov. 1963.



D.L., « UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT par Alain Jouffroy », *La Tribune de Genève*, 5-6 jan. 1964.



PIA Pascal, « dans un parc zoologique » (titre partiel).



B. C., « À LA DÉCOUVERTE », *Arts*, 13 nov. 1963.



TREMBLAY Laurent, « Une petite "terreur" », *L'Observateur*, 13 fév. 1964.



BEAUMIER Jean, « Alain JOUFFROY : Un rêve plus long que la nuit », *Revue Europe*, mars-avril 1964.



DUMUR Guy, « CHRONIQUE DU ROMAN "Un rêve plus long que la nuit" d'Alain Jouffroy », *Rédaction des Missions vers l'Étranger*, 8 jan. 1964.



ANEX Georges, « ALAIN JOUFFROY : Un Rêve plus long que la Nuit », *La Nouvelle Revue Française*.



KANTERS Robert, nc, *Le Figaro Littéraire*, 5-11 déc. 1963.



DE MANDIARGUES André-Peyre, « D'Aurélia à Mona », *L'Express*, 7 nov. 1963.



RENAUD Tristan, « UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT », *Les Lettres Françaises*, 1963.



BLOCH-MICHEL Jean, « UN RÊVE PLUS LONG QUE LA NUIT », *La Gazette de Lausanne*, 2-3 nov. 1963.

en couverture :
ROUSTAN J.R.
portrait d'Alain Jouffroy.
Illustration pour l'article :
DE MANDIARGUES
André-Peyre,
« D'Aurélia à Mona »,
L'Express,
7 nov. 1963.

titre :
Note manuscrite figurant
sur un papier à en-tête
des Éditions Gallimard
(réf.: AJOUF.XE002/1).

Prix "Rêve"

camille bondon

réalisé à partir du Fonds Alain Jouffroy
collection INHA-Archives de la Critique d'Art à Rennes

édité avec le soutien des Archives de la Critique d'Art
publié en octobre deux mille quinze au Frac Bretagne à Rennes
en écho aux expositions GENERATOR #1 (40mcube/EESAB/Self Signal)
& Mémoires croisées/dérives archivistiques (cur. Jean-Marc Poinso)

merci à Nathalie Boulouch et Laurence Le Poupon

impression : Service Reprographie de l'Université Rennes 2 - 600 exemplaires
pour l'ensemble des articles : © droits réservés